

**L'ÉNIGME**  
**BORDUAS**

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Hade, Mario, 1952-

L'énigme Borduas

(Polar)

ISBN 978-2-89585-217-9

I. Titre.

PS8615.A352E34 2012 C843'.6 C2011-942579-3

PS9615.A352E34 2012

© 2012 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédits d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada  
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada  
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

*Édition :*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

[www.lesediteursreunis.com](http://www.lesediteursreunis.com)

*Distribution au Canada :*

PROLOGUE

[www.prologue.ca](http://www.prologue.ca)

*Distribution en Europe :*

DNM

[www.librairieduquebec.fr](http://www.librairieduquebec.fr)



*Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.*

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2012

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

MARIO HADE

# L'ÉNIGME BORDUAS

POLAR



LES ÉDITEURS RÉUNIS

## AVERTISSEMENT

Ce roman est une oeuvre de pure fiction. En conséquence, toute ressemblance ou similitude avec des faits existants ou ayant existé ne saurait être que coïncidence fortuite.

*Seuls les plus petits secrets ont besoin d'être protégés.  
Les plus gros sont gardés par l'incrédulité publique.*

Honoré de Balzac



## PROLOGUE

*Montréal, le 3 août 1948*

Dans son atelier, le peintre Paul-Émile Borduas a réuni une vingtaine de personnes, des artistes et des écrivains pour la plupart, afin d'officialiser le manifeste *Refus global*.

— Maître! Vous ne trouvez pas trop radicaux ces propos : «Au diable le goupillon et la tuque!» et «Nous protestons contre ce qui est, mais dans l'unique désir de le transformer, non de le changer?» Nous prendra-t-on au sérieux?

— C'est la vérité!

— Ou encore ce passage qui attaque le clergé et l'Église : «La décadence chrétienne aura entraîné dans sa chute tous les peuples, toutes les classes qu'elle aura touchées, dans l'ordre de la première à la dernière, de haut en bas.» N'est-ce pas un peu sévère?

— C'est encore une fois la vérité!

— Nous serons écorchés vifs sur la place publique. Vous le premier!

— Eh bien, soit! Si c'est le prix à payer pour être libre...

— Je ne suis pas d'accord avec cette partie du texte : «Nous envoyons l'homme libéré de ses chaînes inutiles, réalisé dans l'ordre imprévu, nécessaire de la spontanéité, dans l'anarchie

resplendissante, la plénitude de ses dons individuels.»  
«Anarchie»... C'est trop fort!

— Et moi je vous réponds que, dans l'encouragement ou la persécution, nous poursuivrons dans la joie notre sauvage besoin de libération et que ceux qui ont le courage de signer ce manifeste le signent!

Ces jeunes intellectuels, l'élite de demain, sont sur le point de prendre une décision cruciale pour leur avenir. Curieusement, l'ostracisme qui frappe l'ensemble des femmes du Québec n'est pas de rigueur dans ce groupe de dissidents. L'assemblée est mixte malgré la réticence du maître à exposer les artistes féminins aux repréailles de l'Église catholique, du gouvernement de l'Union nationale et de la société québécoise en général. Annonçant les thèmes de la Révolution tranquille et les revendications du mouvement des femmes qui ont connu le travail en usine pendant la guerre, ces artistes provoquent l'entrée du Québec dans la modernité. Ils s'opposent à la mainmise du clergé sur tout ce qui touche à la culture, et ils veulent suivre les grands courants culturels européens et américains. Les signataires de ce manifeste formeront le groupe des Automatistes.

Certains des artistes présents refusent toutefois de le signer. Plusieurs ont peur d'être mis au ban de la société. Thérèse Renaud, poétesse surréaliste, écrivaine, chanteuse et animatrice, et Fernand Leduc, peintre de l'abstrait, l'ont déjà signé. Les autres qui y apposeront leur nom sont Claude Gauvreau, poète et dramaturge, son frère Pierre Gauvreau, peintre, scénariste et réalisateur, Muriel Guilbault, comédienne, Françoise Sullivan, peintre, sculpteure, danseuse et chorégraphe, Françoise Lespérance-Riopelle, danseuse et chorégraphe, Jean-Paul Riopelle, peintre et sculpteur, Marcel Barbeau, peintre et sculpteur, Marcelle Ferron, peintre et verrier, Louise Renaud, peintre, danseuse et éclairagiste, Jean-Paul Mousseau, peintre et



muraliste, Maurice Perron, photographe, Bruno Cormier, psychiatre et psychanalyste, Madeleine Arbour, peintre, dessinatrice et décoratrice, et, évidemment, Paul-Émile Borduas, peintre et sculpteur. Tous sont déjà, ou le deviendront, des précurseurs dans leur domaine. Sept femmes et neuf hommes braveront ainsi le courroux des autorités cléricales et gouvernementales.

Peu après le dévoilement public du manifeste, son instigateur perd, comme prévu, le poste de professeur qu'il occupait depuis onze ans à l'École du meuble de Montréal. Borduas doit se rabattre sur la peinture pour gagner sa vie. Les cinq prochaines années seront difficiles. Son couple éclate sous la pression. L'artiste doit vendre sa maison de Saint-Hilaire. Il se réfugie à New York dans l'espoir de trouver une reconnaissance à la hauteur de son talent, puis tente sa chance à Paris, où il poursuit son œuvre jusqu'à sa mort, le 21 février 1960. Il avait 55 ans.



*Paris, le 22 février 1960*

C'est l'aube. La porte de l'atelier, 19 rue Rousselet, septième arrondissement, est forcée avec des outils de cambrioleur. À cette heure si matinale, la rive gauche dort toujours. L'intrus sait que le peintre canadien n'y est pas, puisqu'il est décédé la veille, foudroyé par un arrêt cardiaque. Il entre dans ce vaste atelier rempli de toiles vierges, de tableaux en chantier et de caisses de transport. Il jette un coup d'œil rapide sur le matériel : tables, peintures, spatules, pinceaux. Il cherche quelque chose de bien précis, un registre. Il aperçoit un bureau, une dactylo et une chaise tout près d'un réchaud et d'une cafetière.

La pièce est humide et froide, comme bien des ateliers d'artiste. En cette période de l'année, l'endroit est propice pour attraper un rhume. L'homme est un peu surpris par l'ordre qui y règne. Il est habitué à fréquenter les ateliers d'artistes où domine le chaos. Il marche d'un pas leste vers le bureau et ouvre le tiroir du bas qui, normalement, renferme les dossiers suspendus. En fouillant, il tombe rapidement sur la correspondance de Borduas et ses clients, galeristes et amis. L'artiste, conscient du rôle historique de sa fonction dans le monde de l'art contemporain, était un être minutieux. Il gardait un exemplaire carbone de toute sa correspondance. Le pillard cherche le double du pli accompagnant les derniers envois. Ça y est, jeudi 18 février 1960 : il trouve le duplicata de la lettre que son commanditaire désire récupérer. Il ne lui reste qu'à trouver le registre, qu'il repère, accroché au mur. C'est le dernier envoi puisque c'est le dernier connaissance du registre. Il s'empare du document, le plie avec la lettre et glisse le tout dans sa poche.

L'opération aura pris moins de dix minutes. Il se dirige vers la sortie, écoute derrière la porte s'il y a quelque activité dans la rue et sort en prenant soin de verrouiller derrière lui. Ni vu, ni connu ! Il se dirige rapidement vers la butte Montmartre afin de livrer les documents et toucher le solde de sa récompense. Plus il s'éloigne de l'atelier de la rue Rousselet, plus le voleur sent l'adrénaline céder la place à l'euphorie. Il semble bien qu'il s'en soit tiré une fois de plus. Il est presque six heures du matin, et il aperçoit de la lumière dans une petite gargote familière. Il ne voit personne à l'intérieur, mais à l'odeur qui provient des cuisines, il sait que le chef s'affaire déjà à ses fourneaux. Au son des clochettes qui annoncent l'arrivée de tout nouveau client, une tête se dessine dans l'embrasure de la porte de la cuisine.

— Ah, salut Marcel ! Tu es bien matinal, ce matin.

— Ouais ! J'avais un petit boulot qui demandait un peu de discrétion. Je prendrais bien un p'tit coup de blanc pour chasser ce froid de canard qui pénètre jusque dans les os.

— Sacré Marcel ! Toujours le même... T'es chanceux que les flics roupillent à cette heure-là. Tiens ! V'là ton blanc, il faut que je retourne à mes chaudrons si je ne veux pas cramer le déjeuner. Je laisse la bouteille sur le zinc.

La chaleur et le vin blanc ont vite fait de réconforter le lascar. Il est vrai que février est le pire temps de l'année à Paris. Chez les bourgeois, près de l'âtre, on est bien, mais chez lui, sous les combles d'un vieil édifice délabré, la vie n'est pas rose. L'eau suinte du puits de lumière et dégoutte sur la table et sur son lit. Certains soirs, il doit coucher tout habillé, car la chaleur du radiateur ne se rend pas toujours jusqu'au cinquième. Il n'est pas malheureux pour autant. Il a fait ses choix en quittant la province pour faire son service militaire et, par la suite, en se rabattant sur la soi-disant grande vie parisienne. Tout ça, c'est du passé, le vent a tourné et, désormais, il vit d'expédients. Ce petit boulot lui rapportera une maigre pitance qui lui permettra

à peine une virée des bistros et le prix d'une fille de joie pour la nuit. Demain, il sera fauché et se remettra en quête d'une nouvelle rapine. Peut-être en restera-t-il un peu pour la logeuse qui n'arrête pas de lui casser les oreilles pour ses trois mois de loyer en retard? Il verra...

En attendant que la galerie ouvre, car monsieur Abrahamsohn n'est jamais là avant dix heures et rarement avant midi, il faudrait bien qu'il avale quelque chose. La faim le tiraille; il ne se souvient pas de son dernier repas. Depuis quelque temps, il suit plutôt un régime liquide. Mais l'odeur de cuisson provoque des gargouillements dans ses tripes et son estomac réveillé par le vin blanc le pousse à se lever et à se diriger vers les cuisines.

— Tu n'aurais pas un petit gueuleton à me servir? Tu me rends dingue avec ton odeur de bouffe! Tes clients vont se régaler au déjeuner...

— J'ai des restants de la veille, si tu veux. Du bœuf bourguignon ou encore du cassoulet au porc et à la saucisse. Qu'est-ce que tu préfères?

— Le bourguignon. Le cassoulet me donne des flatulences, d'autant plus que je n'ai rien avalé de solide hier.

— Fais attention, Marcel! Tu vas finir poivrot ou clodo à ce train-là. Lâche les putes et trouve-toi une bourgeoise avant qu'il ne soit trop tard. Tu n'es pas un mauvais gars! Il te suffirait de reprendre quelques kilos et un petit boulot... Les nanas se précipiteraient, car tu n'as pas une mauvaise gueule.

— Laisse tomber le blabla et sers-moi plutôt une portion de ton bœuf bourguignon! Je fais exactement le genre de vie qui me plaît et, au pire, je redeviendrai légionnaire.

Le cuisinier, voyant qu'il n'y avait rien à tirer de cet imbécile, se dit que celui-ci finirait comme le grand Paulo de

Montreuil<sup>1</sup>, dans un cercueil. Il remplit une gamelle, lui donna un bout de baguette et le chassa de sa cuisine. Marcel avala son repas comme un loup affamé en se versant une bonne rasade de blanc. Repu, il se mit à réfléchir au programme de sa journée. Il devait toujours appeler avant de se présenter à la galerie et passer par l'arrière. Il était sûr que le galeriste serait très satisfait du succès de l'opération effectuée sans bavure. Des cinq mille francs promis, il lui en restait trois milles à collecter et peut-être cent francs dans ses poches, qu'il n'avait pas réussi à dépenser la veille.

Le marchand d'art venait de s'enrichir d'un seul coup de quinze tableaux d'un peintre assez coté en Amérique, même s'il n'avait pas vraiment percé sur le marché européen. Qui sait si, à la suite de sa mort subite, ses toiles ne vaudraient pas le triple de leur valeur actuelle ? Le galeriste-receleur et l'artiste avaient convenu du prix de chaque tableau, de 3 000 à 6 000 francs pour un total de près 75 000 francs (environ 12 000 dollars canadiens).

Borduas voulait quitter Paris pour aller tenter sa chance au Japon. En effet, quelques mois plus tôt, un galeriste japonais qu'il avait reçu dans son atelier lui avait prédit un avenir plus prometteur dans son pays. Malgré sa santé chancelante, il n'en fallait pas plus à l'artiste en quête de notoriété pour se lancer dans une série de toiles qui s'inspirait des hiéroglyphes asiatiques, ce qui correspondait à la poursuite de l'épuration de son propre style.

C'était une vente de feux en comparaison des prix que Riopelle, son ancien élève, pratiquait. Ce dernier pouvait vendre une seule de ses toiles pour une somme plus élevée. Mais Abrahamsohn aimait ce que Borduas peignait et croyait en lui. L'idée de le voler ne lui était venue qu'après l'annonce de son

---

<sup>1</sup> Chanson de Reggiani.

décès et son esprit retors avait vu l'opportunité d'acquérir quinze toiles de maître pour quelques milliers de francs. Il les cacherait au cas où l'artiste aurait annoncé qu'il s'apprêtait à faire une exposition solo à la galerie Abrahamsohn, sur le boulevard Haussmann.

Sa plus grande déception, Borduas l'avait connue une décennie plus tôt, alors qu'il était toujours à Montréal, au lendemain de la parution de *Refus global*, en 1948 ou 1949. Après avoir perdu son emploi de professeur à l'École du meuble de Montréal, il avait espéré exposer ses œuvres à la galerie Pierre à Paris, propriété de Pierre Loeb à cette époque, et se servir de cette exposition comme tremplin pour entrer sur le marché européen. Malheureusement, sa brouille ou plutôt la distance qu'il avait prise avec le mouvement surréaliste d'André Breton l'avait privé de cette possibilité. Il lui aurait fallu se rallier en faisant preuve d'humilité, ce dont il était incapable. Riopelle, plus opportuniste et plus près de Breton, lui avait damé le pion en exposant dans cette galerie, une des plus importantes au monde pour l'art moderne. Riopelle lui avait ainsi coupé son entrée à Paris et Borduas avait végété à Montréal sans travail pendant de nombreuses années.

Une fois à Paris, Borduas avait tenté en vain d'être exposé à la galerie Louis Carré où Fernand Leduc, un des signataires de *Refus global*, avait été un habitué pendant plus d'une décennie. Borduas avait approché la galerie Craven où Riopelle avait connu le succès en 1954. Puis, il avait poursuivi sa démarche à la galerie Kléber, dans le 16<sup>e</sup> arrondissement, dirigée par Jean Fournier, où Riopelle avait poursuivi son chemin vers la gloire en 1957. Fournier avait manifesté de l'intérêt pour le travail de Borduas lorsque Marcelle Ferron l'avait entraîné jusqu'à son atelier de la rue Rousselet, mais rien de concret n'en avait découlé.

Ainsi, Borduas avait dû renoncer à son projet d'installer sa famille à Paris, mais était-ce réellement son intention? La relation avec son épouse était très tendue. Elle n'acceptait pas son choix de vie et toute cette jeunesse dont il aimait s'entourer. Elle lui reprochait surtout d'avoir proclamé sur la place publique ses idées révolutionnaires qui ne manqueraient pas d'avoir des répercussions négatives sur sa vie de famille. Sa femme, Gabrielle Goyette, fille de médecin, infirmière de métier, était donc partie avec ses trois enfants pour échapper à cette vie de misère. En dernier recours, Borduas avait vendu sa maison de Saint-Hilaire et s'était réfugié chez son frère. Il avait, malgré tout, atteint l'objectif de se libérer complètement de toutes ses obligations pour ainsi se consacrer entièrement à sa passion, à son art, la peinture, comme il l'explique dans ses écrits.

Quand il avait rencontré Daniel Abrahamsohn, à la fin de l'année 1959, lors d'un vernissage, ce dernier avait précisé se rappeler de lui comme étant le chef de file du mouvement automatiste. Borduas en avait été surpris et flatté. Le galeriste était bien renseigné sur les différents courants de l'art moderne, de l'École américaine et de l'École canadienne dont il lui accordait la paternité ou, à tout le moins, la direction. Si Borduas avait été plus avisé et moins désespéré, il aurait compris le manège du galeriste. Ce qu'Abrahamsohn lui laissait miroiter, c'était une tête de pont à Paris et suffisamment d'argent pour aller tenter sa chance au Japon. Mais déjà, la santé de Borduas était complètement minée. Son moral était au plus bas et le temps humide de Paris rendait son logement et son atelier des plus misérables.

Ses entrées d'argent découlant de la vente de ses toiles vendues principalement en Amérique suffisaient à peine à couvrir ses frais. Il était de plus en plus décharné et semblait souffrir de mille maux quand Riopelle l'avait croisé, au Louvre. Ce dernier avait fait semblant de ne pas le reconnaître et cet outrage n'avait certainement pas aidé Borduas à retrouver la santé. Il avait



toujours agi en père envers ses élèves, mais dès 1947, Leduc et Riopelle avaient exprimé leur dissidence en gardant contact avec l'École surréaliste de Breton et l'avaient devancé en s'installant à Paris comme bien d'autres signataires de *Refus global*.

C'est ainsi qu'Abrahamsohn s'était retrouvé avec une quinzaine de toiles triées sur le volet parmi les meilleures que Borduas pouvait lui fournir en consignation. L'artiste avait fait preuve de fermeté en négociant une commission d'un tiers du prix. Le galeriste avait remarqué que l'artiste avait la démarche d'un vieillard et qu'il paraissait avoir vingt ans de plus que son âge réel. Quelques jours après qu'Abrahamsohn eut pris possession des toiles, le peintre décédait d'un infarctus, laissant le champ libre au vol dont il devait être victime.

Vers 10 h 30, le malfrat appela Abrahamsohn à la galerie du boulevard Haussmann, et ce dernier répondit qu'il l'attendrait à 11 h 30. Marcel sentait la fatigue accumulée par sa nuit de ribaude. Il n'avait quitté la fille que pour faire son coup à l'atelier du peintre. Le repas et la bouteille de vin blanc le rendaient somnolent. Il pensa prendre un cognac pour se réveiller, mais il était à deux doigts d'être ivre et son patron n'aimerait pas le voir dans cet état. Il demanda donc au gargonier une tasse de café bien noir pour combattre le sommeil et l'ivresse.

Aussitôt qu'il aurait empoché l'argent, il retournerait chez lui, le temps d'une sieste, avant de repartir sur la galère. Depuis plus d'une semaine, il pensait à la Manon, une catin qui en demandait plus que les autres. Ce soir, il aurait de l'argent pour se l'offrir, et il se promettait de baiser cette garce qui lui échappait depuis si longtemps. Elle était jeune et bien faite, et son minois provocateur lui permettait de racoler même chez les bourgeois. Il rêvassait ainsi en attendant que l'heure passe.

Finalement, il se présenta à la porte arrière de la galerie et frappa selon l'entente, afin qu'Abrahamsohn sache que c'était lui. Ce dernier vint répondre. Il était grand et maigre. Son nez

busqué supportait des lunettes que Marcel avait toujours associées à celle d'un usurier. Ses cheveux longs, grisonnants et épars lui donnaient un air artistique. Si on l'observait attentivement, ses yeux dévoilaient un être retors. Marcel se méfiait de lui et, jusqu'à un certain point, il en avait peur. Il lui donnait la chair de poule avec son regard sournois. La conversation fut brève. Il lui raconta qu'il n'y avait eu aucun obstacle et qu'il avait refermé l'atelier à clé sans être vu. Il lui remit les documents convoités en échange de l'enveloppe tant attendue et se retira sans plus tarder.

Marcel marcha en direction de son pied-à-terre, satisfait de clore cette affaire couronnée de succès. Il avait hâte de retrouver son lit afin de rêver de la Manon et de tout ce qu'il se promettait de lui faire subir comme tendres tourments s'il réussissait à l'accoster plus tard en soirée. Il monta l'escalier avec lenteur puisque, dans cet immeuble, l'ascenseur ne fonctionnait jamais.

Pendant ce temps, à l'ambassade du Canada, on s'activait. Un ressortissant venait de mourir. À Paris, même s'il ne participait pas beaucoup à la vie mondaine, Borduas était connu de ses compatriotes du milieu artistique et culturel. De plus, un ami de sa fille aînée, Richard Lussier, travaillait justement comme chargé de projets auprès des jeunes comédiens, des gens de la scène et du cinéma qui se trouvaient à Paris. Certains étaient boursiers en résidence auprès d'artistes français ou étrangers avec le statut de résident permanent. D'autres, moins chanceux et pas nécessairement plus fortunés, venaient tenter leur chance dans la Ville Lumière. À cette époque, Paris agissait comme un aimant pour tous ceux qui préféraient la langue de Molière au rêve hollywoodien.

Quand la nouvelle du décès de Borduas parvint aux oreilles du jeune Lussier, il s'empressa de communiquer avec Janine Borduas pour lui faire part de la tragédie, puis prévint Fernand

Leduc, une vieille connaissance de Paul-Émile Borduas. Le jeune Lussier savait le statut particulier de l'artiste Leduc qui connaissait un succès relatif, mais constant, à Paris. Il avait appris qu'il y avait eu une certaine dissidence entre les deux peintres à une époque. Le maître et l'élève avaient eu des divergences d'opinions et Borduas en avait pris ombrage, mais il y avait longtemps de cela.

Leduc avait connu Borduas à l'époque de l'École du meuble, en 1941, et avait fréquenté l'atelier du peintre. Ancien de l'École des beaux-arts, il avait rallié le groupe des Automatistes, mais était demeuré très près de l'école surréaliste d'André Breton. C'était là, la source du malaise entre les deux Québécois. Borduas avait à peine dix ans de plus que lui. Il était normal que son ascendant soit moins grand sur Leduc que chez les plus jeunes membres du groupe où la différence d'âge dépassait vingt ans.

Ainsi, Fernand Leduc et le jeune Lussier furent mandatés par l'ambassade pour faire l'inventaire de tous les biens de Borduas, dans l'atelier et le studio. Ils furent secondés dans cette tâche par un huissier chevronné dans les prises d'inventaire. Ce n'était pas une mince affaire que de noter par écrit le moindre pinceau, la moindre spatule. Le plus complexe était de cataloguer les tableaux, de déterminer lesquels étaient terminés et lesquels ne l'étaient pas. C'est à ce moment-là que la présence de Fernand Leduc fut déterminante. Fêru des méthodes de Borduas par la connaissance intime de son ancien professeur, pour ne pas dire son guide, le peintre exécuta le travail avec méthode et efficacité. Le personnage était suffisamment connu pour que tout prenne valeur d'archives. Borduas avait une discipline presque zen, ce qui eut pour effet de rendre la tâche plus facile. Toutes les toiles étaient classées et numérotées, comme si Borduas s'était préparé à partir. Sentait-il sa fin venir? Sa santé défaillante l'avait peut-être poussé à se préparer au pire.